

Le job le plus rude au monde

Un témoignage de Florian Leu (tiré de l'album Kiriat Yearim 1951-2011)

Depuis 60 ans, le Village d'enfants Kiriat Yearim donne une chance à 150 jeunes qui n'en ont pas eu. Reportage d'une journée dans ce lieu insolite, où les enseignants perdent la voix à tout moment et où les animateurs passent leur temps à galoper à travers le village. Une journée peu après la rentrée, avec la nouvelle volée, pleine de chaos, pleine de vie. Il en faudra encore des efforts, jusqu'à ce que tout roule au Village, que la discipline s'instaure et que les bons réflexes prennent le dessus.

8 heures

Un jeune est devant l'une des maisons. Il vient d'émerger de sa chambre, un poster du film « Pulp Fiction » dans une main et une tasse en plastique dans l'autre. Il est prostré, la vapeur qui sort du café fumant monte droit au ciel. Ses yeux sont creusés de profonds cernes, comme un insomniaque. « Se réveiller, c'est la chose la plus dure qui se puisse, professe-t-il ». Il fait quelques pas, raide comme s'il avait des jambes de bois. C'est l'un, parmi des dizaines d'autres qui, comme lui, se tiennent devant les dortoirs et recourent à la chique et à la caféine pour chasser le sommeil. Les éducateurs les appellent dans le réfectoire, ils s'affalent sur les chaises disposées en cercle.

Des portables dans les sacs bipent de toutes parts. Mais ce ne sont pas des sonneries d'appel, ici presque personne n'a les moyens de s'offrir un abonnement. Ce sont les trois ou quatre chansons préférées qu'ils ont toujours avec eux. La télé s'allume, la journée commence par les informations. Aujourd'hui, il est question des trois balles qu'un assassin a tirées dans le dos d'Yitzhak Rabin, il y a 15 ans. Electrochoc, les jeunes sont réveillés d'un coup.

9 heures

L'école est censée commencer, mais en arrivant devant les salles de classe, on se croirait en pause. Une bagarre met aux prises deux gars, qui se jettent mutuellement des ordures. A côté, le hitparade grésille dans les portables de deux filles installées sur un mur. Un groupe, assis à l'ombre de l'école, jette des petits cailloux en l'air. Les profs s'agitent, exhortent les enfants, s'efforcent de rassembler leurs effectifs, en allant encore rechercher les récalcitrants pour les amener à l'école. En général, ces profs ne sont pas seulement des dispensateurs de savoir, mais également des dépanneurs sociaux. J'ai passé quatre jours dans le village et j'ai discuté avec une demi-douzaine d'entre eux. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il y en avait toujours un ou une qui était enrôlé(e), et ne pouvait plus parler qu'en chuchotant !

Peu après neuf heures, un miracle se produit : la classe de la maîtresse de communication, Esther Birs, est au complet ! (Sur les neuf classes de 15 élèves, où l'enseignement est dispensé à Kiriat Yearim). Deux douzaines de jambes se balancent sous les pupitres usés. Le thème de la leçon stimule les jeunes. Il s'agit d'un film documentaire qu'ils vont bientôt réaliser. L'année passée, une classe a tourné un film sur le sort d'un camarade particulièrement en détresse. Lors d'un festival, ce court-métrage a gagné un prix, parce qu'il était tellement dur et clair.

Un jeune aimerait faire un film sur la manière de se coiffer de sa mère, venue d'Ethiopie. Il aimerait savoir pourquoi elle n'a plus le look afro traditionnel, comme la parenté sur les photos de l'époque, mais qu'elle porte ses cheveux lisses comme ceux des Blanches. Le thème suscite l'approbation. Quatre élèves sur cinq ont des parents qui sont immigrés d'Ethiopie et qui ont changé leur coiffure en Israël.

Un jeune se tourne vers moi au beau milieu de la discussion et me demande à brûle pourpoint : « Y a des jolies filles en Suisse ? ». Après la leçon, il se tresse les cheveux à la verticale et vérifie l'effet dans le miroir. Puis il revient vers moi avec un sourire et me demande en anglais, ce que j'ai écrit dans mon petit cahier. Je lui montre les pages et lui traduis quelques phrases. Il me tape sur l'épaule et dit : « Je suis content que tu sois venu. L'année prochaine, c'est moi qui viendrai chez toi ».

En effet, il fait partie de la chorale du Village « Spirit of Yearim » et travaille actuellement les chants qui seront présentés le printemps prochain durant la tournée en Suisse. Ce sera son premier voyage à l'étranger. Il enfile le bas de ses jeans dans ses chaussures, c'est actuellement le dernier cri à Kiriat Yearim. Puis il me fait un clin d'oeil et s'en va nonchalamment.

14 heures

Cela fait des années qu'il n'est plus revenu ici, mais le souvenir de sa nostalgie d'enfant lui revient en mémoire. En 1967, il regardait les collines tout autour de Kiriat Yearim et n'avait qu'une envie, rentrer à la maison à Tel Aviv. Aujourd'hui, en sandales et chemise Hawaï, il parcourt le village et ses nouveaux bâtiments avec étonnement, s'adresse à un enfant à chaque détour, et dans sa tête, les images du passé se bousculent.

Israël Malovani était un chenapan à Tel Aviv, dont on disait qu'il avait des problèmes de concentration, avant qu'un nom soit donné à cette maladie. Il embardouffait de colle les chaises des enseignants, faisait l'école buissonnière, vadrouillait en ville pendant que les autres écrivaient des compositions sur l'amour de la patrie au cours d'hébreu. Ses parents l'ont envoyé à Kiriat Yearim quand il avait 13 ans. Il y est resté une année, soit six fois moins longtemps que les enfants placés aujourd'hui au village. Ensuite, Israël est allé dans un kibboutz, puis est devenu photographe et a voyagé à travers le monde pour des journaux de boulevards et des illustrés. Avec son Nikon, il a pris Chava Alberstein, alors qu'elle était encore toute jeune, a photographié Ofra Haza, quand sa chanson fit remporter l'Eurovision à Israël. Il s'extasie sur ces stars et leur gloire, comme si c'était arrivé la veille.

Pendant qu'il fait une photo de son ancien dortoir avec son iPhone, il me parle de son temps passé au Village d'enfants. Ici, il a appris le savoir-vivre, sans lequel il n'aurait jamais pu évoluer dans le milieu branché des chanteuses et des acteurs. Ici, il est tombé amoureux pour la première fois, de manière désespérée toutefois, car il s'était épris d'Orit, sa maîtresse. Il se rappelle aussi les doigts d'un prof, jaunis par les innombrables cigarettes, fumées jour et nuit durant la guerre des Six Jours. Et Israël se souvient encore du passage de visiteurs suisses ; l'un d'eux avait organisé un jeu où il fallait manger une plaque de chocolat au lait avec un couteau et une fourchette. Après cette évocation de son enfance, nous nous asseyons à l'ombre d'une maison et il me montre son profil sur Facebook. Il a téléchargé l'album de famille, les photos de son temps au kibboutz, les images de ses débuts dans la profession, les clichés de Mitzi, son chat, et les instantanés, montrant les premiers pas de ses enfants. Une de ses filles fréquente aujourd'hui une haute école de commerce, son fils vit à Seattle, et la plus jeune, devenue designer, a repris la moitié de ses photos pour en faire de véritables oeuvres d'art. Israël, un sourire permanent sur le visage, a une fierté

contagieuse. Mais il doit filer, pour tirer le portrait d'un politicien. Il enfourche sa moto, le portail du village s'ouvre, un dernier geste d'au revoir, un dernier sourire, et Israël s'en va dans la chaleur, vrombissant.

15 heures

Ganit Shochat est assise dans son bureau et prend un appel sur son portable, un parmi la centaine qu'elle reçoit chaque jour. Pendant la communication, le téléphone relié au réseau fixe sonne à son tour. Un récepteur dans la main gauche, l'autre coincé entre l'oreille et l'épaule, elle se sert de la main droite pour cliquer sur la souris, complétant à l'ordinateur une liste de participants du cours d'équitation qu'elle a mis sur pied. Face à elle, quatre élèves debout lui parlent, bien que Ganiti comme ils l'appellent, leur intime régulièrement de faire silence. Si l'on cherchait une illustration sur le thème de la polyvalence on la trouverait dans ce minuscule bureau.

Pendant quatre ans, Ganit a travaillé en tant que monitrice, parmi les madrihim, tout en étudiant à l'Université de Jérusalem à côté. Sa journée de travail commençait avant sept heures du matin et se terminait après minuit, à une heure, parfois même plus tard. Durant cette période, elle était aphone à peu près une fois par mois, à force de devoir parler. La plupart des gens, durant toute leur vie, n'auront pas été pris dans les bras, comme elle l'a été, mais elle a aussi bien plus souvent reçu des pierres, que la plupart des gens. Une fois, elle a trouvé un pigeon mort sur son bureau, une autre fois, elle a reçu une menace de mort d'un des enfants, une autre encore, un de ses protégés jouait avec de la térébenthine : son visage prit feu et Ganit passa les mois qui suivirent à ses côtés à l'hôpital.

Sans arrêt, on la faisait marcher, on la taquinait, puis à nouveau on lui témoignait de l'affection et on la cajolait. « Il faut être en règle avec soi-même, si on travaille ici » nous dit-elle. « Les enfants sont comme des chiens policiers, qui détectent toutes les faiblesses et les exploitent. On doit être capable d'y faire face, sinon on est cuit ». La pression que les enfants exerçaient sur elle était d'autant plus forte qu'elle n'avait pas d'ami. Mais au bout d'un certain temps, les moqueries n'avaient plus d'impact. Ganit, cette femme qui a presque l'air d'une adolescente, s'est blindée. Depuis une année, elle travaille encore officiellement à 40 %, ce qui correspond à environ 70 % à Kiriath Yearim ! Elle est responsable des volontaires, exécute la paperasse, fait faire le tour aux hôtes venant de Suisse, s'improvise traductrice au pied levé, donne des conseils aux enfants, qui ont des problèmes, maintient activement les contacts avec des jeunes, qui ont quitté le Village et planifie les deux entraînements de l'armée, qui ont lieu chaque semaine. En plus de tout cela, elle a monté une école d'équitation et a participé à cours d'éducation sexuelle pour filles. Ganit : une tornade en top rose.

Pendant qu'elle répond à ses mails quotidiens, la jeune femme reçoit la visite d'un soldat. C'est Enrique Rodriguez qui a terminé l'école cette année et qui sert à l'armée en tant que chauffeur depuis quelques semaines. Un béret est plié sous l'épaulette de son uniforme, lequel laisse apparaître quelques taches et poussières opiniâtres.

Mais sur son visage piqué de boutons, un sourire éclatant s'allume, qui doit avoir environ 100 Megawatts.

A l'âge de six ans, Enrique est venu de Cuba à Beercheva. Il a passé six ans à Kiriath Yearim, dont cinq, comme jeune à problèmes. La sixième année, au cours de travaux manuels, il a achevé une oeuvre en étain, représentant l'appartement qu'il aurait aimé avoir, et a terminé l'école avec la meilleure note. Il avait eu trois copines durant son temps au Village. Quand il est parti, les larmes ont coulé. Ganit, sa principale référente,

pleura aussi à l'époque. Maintenant ils s'embrassent, et Enrique s'installe largement sur le minuscule sofa dans le bureau de Ganit.

- *Enrique, qui signifie le Village pour toi ?*
- *C'est ici que j'ai fait la connaissance de tous mes amis. C'est ici que j'ai trouvé une famille. Pendant tout mon temps au village, nous étions toujours cinq amis ensemble, ce qui est rare. Encore aujourd'hui, nous sommes presque tous les jours en contact.*
- *Tu as l'air de porter l'uniforme avec fierté.*
- *C'est clair. C'était toujours mon but, que je puisse servir dans l'armée. Comme la plupart des Israéliens d'ailleurs. Celui qui ne réussit pas à l'armée équivaut à un « loser ». D'appartenir à la société me donne des sentiments de bonheur.*
- *As-tu un but pour la suite?*
- *Depuis longtemps, je sais ce que j'aimerais. Je voudrais faire une école à Jérusalem, où l'on apprend le métier de bijoutier. Créer de A à Z, à partir du métal, quelque chose de petit et d'abouti, ça me plaît. J'aimerais faire cela jusqu'à la fin de mes jours.*

16 heures

Pour le groupe « Météorite », c'est l'heure des travaux de jardin. Les enfants tondent la pelouse, sèment des graines, arrachent les mauvaises herbes, calmes et détendus comme trop rarement. Rami, le plus petit garçon du village, est à l'écurie, à côté du jardin, et nourrit les animaux. Un furet agite la queue autour de sa maisonnette, un perroquet volète de-ci de-là dans sa cage, dans un coin du terrarium, un serpent achève sa mue. Rami va et vient avec les aliments. Il s'arrête une fois et dit : « Comme ce serait beau si nous avions aussi un coq, et une colombe, et une tortue et une grosse araignée. Je serais alors le chef d'un zoo ».

Le son de la télévision est coupé, mais la chaîne stéréo est à fond. Dans une pièce (de la taille approximative de deux cabines de téléphone), un enfant entre toutes les trois minutes chez Riki Shem Tov, l'éducatrice. Je suis censé l'interviewer, mais monopoliser une demi heure de son temps équivaut à un travail d'Hercule. Son portable vibre sans cesse, des enfants entrent sans cesse pour demander quelque chose, sans cesse des collaborateurs se pressent ici et lui demandent une faveur. Dans les quelques secondes de répit, la vitesse à laquelle elle raconte son histoire donne l'impression d'avoir pressé la touche « ff » d'avance rapide !

Son récit commence par un certain désarroi après le service militaire, la fin de ses études en psychologie et la peur devant l'inconnu. C'est par hasard, en balade dans la région avec son ami, qu'ils passent devant Kiriat Yearim. Habitant dans les environs, son ami lui explique ce qui se trouve derrière la clôture. Alors, Riki bondit hors de la voiture, se dirige vers la cabane du gardien, se glisse de l'autre côté, et accoste un responsable scolaire en lui disant : « J'aimerais bien travailler ici ». L'homme la conduit dans son bureau et la questionne. Trois semaines plus tard, Riki s'était retirée de tous ses engagements, avait loué un appartement à proximité, et s'était appropriée la petite chambre d'un des bâtiments, celle-là même où elle est assise actuellement, avec son portable qu'elle doit recharger deux fois par jour, tant il sonne. Il y a de cela deux ans à peine. Riki, qui a maintenant 26 ans, n'a jamais regretté d'être venue ici. Et ça sonne de nouveau.

Il est vrai qu'elle a rompu avec son ami après trois mois à Kiriat Yearim, car le travail était si accaparant, qu'il ne restait plus de temps pour une relation. Certes, son pouls en journée bat probablement aussi vite que celui d'un cycliste de compétition en haut d'un col. Certes, son téléphone sonne même pendant le week-end, les enfants, ayant besoin d'un conseil ou lui demandant de les ramener au village d'enfants, parce que leurs parents se battent. Pourtant Riki déclare : « Rien ne procure plus de satisfaction que de servir à quelque chose ». Et elle répète : « Jamais dans ma vie je ne me suis sentie aussi utile qu'ici ».

Elle-même vient d'une famille, qui lui a donné de la chaleur. Elle dit comme c'est beau pour elle de pouvoir transmettre cette chaleur, même si les enfants la lui refusent souvent. « A deux heures, ils te détestent », dit-elle, « et te regardent comme si tu leur avais fait quelque chose. A trois heures, ils se collent à toi et ne te lâchent plus ».

La meilleure expérience de Riki : quand les enfants, et parfois seulement après de longs mois, lui font confiance pour la première fois ! Et quand, malgré leurs difficultés de démarrage, ils finissent par réussir, même moyennement, à l'armée ou dans un apprentissage.

La pire expérience de Riki : une fois, il manquait quatre filles, leurs lits étaient vides, elles auraient dû dormir depuis longtemps. Riki inspecta tout le village, mais les filles étaient introuvables. Avec le responsable de l'école, Shimoni Peretz, ils écumèrent les villes de la région. Finalement, ils les trouvèrent à Rehovot, où elles essayaient de vendre leur corps. Trois d'entre elles quittèrent l'école immédiatement, mais Riki fit des pieds et des mains pendant des jours pour la quatrième. Elle eut le droit de rester et aujourd'hui, c'est la star de la chorale.

Encore une bonne expérience pour Riki : il arrive qu'un élève, après avoir étudié pendant des semaines pour un examen, veuille se rétracter juste avant l'échéance, mais que finalement, encouragé par Riki, s'y rende quand même pour réussir sans peine. « Dans de tels moments », confie Riki, « je me sens comme une mère, incroyablement fière ».

17 heures

Une demi-douzaine de réunions quotidiennes (au bas mot), huit tasses de café (au minimum), une journée de travail terminée parfois à cinq heures, parfois à onze : Shimoni Peretz dirige l'école depuis cinq ans. Quand il parle de son travail, il présente volontiers une des parois de son bureau où il a affiché des photos d'anciens élèves. A la fin de sa première année à Kiriat Yearim, seuls une demi-douzaine d'élèves terminaient leur scolarité avec succès. Aujourd'hui, il y en a cinq fois plus. Il ne renvoie en moyenne qu'un seul élève par année. Mais il se souvient aujourd'hui encore du choc éprouvé, en réalisant tout à coup, après trois mois au Village, que cela ne deviendrait jamais plus facile ! Cette prise de conscience était à la fois effrayante et stimulante.

Ce que Peretz aime, c'est quand enseignants et éducateurs, parents et enfants s'asseyent ensemble et ne quittent pas la pièce avant d'avoir trouvé une solution. Ou quand il demande à un élève qui pose problème : « Veux-tu devenir adulte ou continuer comme jusqu'à présent ? », et que celui-ci réponde clair et net : « Devenir adulte ». Alors Shimoni Peretz se réjouit et sait que l'effort valait la peine.

« Il n'en va pas seulement du diplôme », dit-il, « il en va de la volonté d'encourager des enfants ». Il témoigne d'un élève, qui remplissait à peine les travaux écrits, rêvassait sans cesse, ne s'exprimait presque jamais. Jusqu'à ce que Peretz l'emmène

avec la chorale en Suisse. Cela se produit lors d'une représentation dans une salle polyvalente, quelque part en Suisse centrale : les feux de la rampe tombèrent sur les jeunes, et Peretz eut l'impression d'assister à une métamorphose. « Après ce passage sur scène, le jeune était transformé, il découvrait tout à coup qu'il pouvait y arriver, qu'il était capable de réussir ». Bien qu'il ait quitté l'école sans certificat, se souvient Peretz, il avait pourtant rapidement trouvé un apprentissage de chauffeur.

Dehors, tandis que des enfants se bagarrent, à l'intérieur, Peretz esquisse ses buts. « D'ici cinq ans, Kiriat Yearim doit devenir la meilleure école de son genre, avec des enseignants encore meilleurs, un accompagnement encore meilleur. Nous y arriverons, j'en suis certain ». Cinq heures et trois colloques plus tard, à 22 heures, Peretz est toujours à son bureau. Un espresso fume sur sa table, au-dessus de sa tête, un ventilateur tourne son dix-millième tour, devant lui s'ammoncèlent les papiers.

19 heures

Le soleil a disparu derrière les collines en produisant un jeu de lumière tel qu'on le croirait organisé par le ministère du tourisme ! Aviram (Barashi) et trois autres jeunes sont assis à la place de jeux et se partagent une cigarette. Fumer est cependant défendu, mais comme tout le monde transgresse l'interdit, le personnel ferme les yeux bien souvent.

Tous les quatre ont déjà un casier judiciaire, respectivement pour vol, violence, abus de drogue et conduite sans permis. Les balançoires vont d'avant en arrière, de temps en temps, l'un des garçons crache par terre, de temps en temps, l'un d'eux vient vers moi, me donne la main de la façon la plus cool et dit : « What's up, man ? ».

Aviram commence à raconter. Il n'a pas été à l'école pendant deux ans, il ne faisait plus que s'y ennuyer. Il a alors vécu six mois chez son oncle à Brooklyn où il apprit l'anglais. Depuis janvier, il est à Kiriat Yearim, ne retire jamais ses Crocs des pieds, ni son sac du dos, et même par les plus grandes chaleurs, garde son pullover, afin qu'on ne voit pas ses avant-bras. L'un des copains crie : « Montre-les lui ! », « Allez ! » insiste un autre. Aviram esquisse un sourire contraint et retrousse ses manches. Il tourne ses paumes vers le haut et me montre le dessous de ses bras, qui ressemblent à une étrange oeuvre d'art, tout en coupures et rayures, les scarifications qu'il s'est faites, quand il s'ennuyait pendant les cours.

« Pédé, idiot, fils de p..., tes parents ne sont venus en Israël que pour l'argent », voilà ce qui s'entend, avec d'autres mots semblables, quand les jeunes se chamaillent, se tapent sur les nerfs, se disputent et s'insultent. Le ton est dur, mais sur le papier, ça paraît pire que ça ne l'est. Les taquineries sont certes grossières, mais sonnent souvent singulièrement tendres et même affectueuses.

20 heures

Chaque année, environ 200 volontaires s'annoncent pour aider dans le Village. Il s'agit de jeunes qui aimeraient exercer une activité d'utilité publique avant leur service militaire. Pratiquement tous les deux jours, une candidature arrive sur l'écran de Ganit Shoḥat. Huit d'entre eux seront choisis, quatre filles et quatre garçons, qui s'installeront dans l'appartement de trois pièces qui a été aménagé à leur intention. Ce sont souvent des jeunes en provenance de kibboutz, ayant grandi dans un environnement sans violence et sans peur, un monde, opposé à celui que les enfants du Village ont connu. Ces derniers viennent majoritairement du sud du pays et sont issus de familles éthiopiennes, dont le revenu est largement au-dessous de la moyenne nationale.

Il est vingt heures, dans la cuisine ronfle le lave-vaisselle, les huit volontaires se réunissent comme chaque jour dans le salon de leur appartement. Ils demandent à Ganit comment réagir face aux accès de colère de certains enfants, que faire en cas de fugue, comment gagner la confiance des élèves. La discussion atteint le niveau sonore d'une heure de classe. Après la séance, quelques jeunes donnent leurs raisons de s'être annoncés comme volontaires.

Pour Maya (Shavit), c'est une opportunité de servir son pays. « Tout est toujours bien allé dans ma vie. Si je peux aider ces enfants à démarrer dans la leur, contribuer à leur rendre l'existence un peu plus facile, cela me rend heureuse » Pour Idor (Mayshar), c'est l'occasion de connaître un monde à mille lieues de sa propre enfance idyllique. « C'est important pour moi de voir les problèmes d'Israël et d'aider à les résoudre. Je ne peux pas m'imaginer un meilleur endroit que cette école ». Les volontaires sont là durant une année. Ils ne rentrent à la maison que toutes les deux semaines, pour deux nuits. Ils dorment à quatre par chambre, doivent s'adapter chaque jour à d'autres tâches et gagnent juste cent francs par mois.

21 heures

Aujourd'hui est un jour spécial. Il y a 15 ans, un Ultraorthodoxe a tiré trois balles sur Yitzhak Rabin. Ce soir, dans la salle de gymnastique, une commémoration a lieu. Les élèves, qui ont traîné pendant toute la journée, sans manquer de se tirer les cheveux, sont maintenant assis sagement sur leurs chaises, muets, comme s'ils participaient à un enterrement. La chorale, dont la tournée en Suisse a lieu en 2011, se tient dans un décor, fait-maison et entonne des chants de deuil.

Dans son discours, Shimoni Peretz parle du temps qui a suivi la mort de Rabin. Il conclut : « Ce jour-là, les Israéliens ont appris de manière fulgurante à quel point la paix est importante et à quel point il vaut la peine de lutter pour cela ».

Puis les enfants reviennent sur la scène, et leur sérieux me bouleverse. Leur manière de se tenir là, tandis que leurs chants emplissent la salle, où règne un silence de mort, a de quoi me surprendre.

Eux qui se sont fait des crocs-en-jambe toute la journée, avant de se taquiner familièrement, puis de recommencer à plaisanter méchamment, se présentent maintenant dans leurs meilleurs habits et chantent à merveille.

23 heures

Il ne fait pas tout à fait nuit. Par les fenêtres, la musique et la lumière percent encore l'obscurité à 23h30. Le vent bruisse dans les arbres, les grillons strident dans les broussailles, le véhicule d'un éducateur roule à travers le Village et s'arrête devant une maison.

Dani Erez, taille d'un joueur de basket, mais doux comme un danseur de ballet, ouvre la porte et entre. Il s'arrête devant une chambre, celle d'où provient la musique et frappe, puis frappe à nouveau une minute plus tard. A la troisième fois, la tête bouclée d'une fille apparaît dans l'entrebâillement de la porte. L'éducateur ne va pas jusqu'à lui ordonner d'arrêter la musique. Il la prie simplement de veiller à ce qu'elle ne s'échappe pas si fort par la fenêtre. La fille marmonne quelque chose, ferme la porte, baisse le volume, l'éducateur descend l'escalier et quitte la maison. Cinq minutes plus tard, il pourrait entendre que le son est aussi fort qu'avant. Mais il entre déjà dans une autre maison et lève la main pour frapper à une porte. Dani Erez : un Sisyphes en patrouille de nuit.

Une fois, quatre gars sortent d'une maison. Dani leur demande où ils comptent aller comme ça. Ils expliquent qu'une chaussure a volé par la fenêtre et qu'ils vont la récupérer. C'est pour fumer qu'ils se dirigent derrière la maison. Ils reviennent, à la queue leu leu. Dani leur demande où est la chaussure. « On l'a relancée dedans par la fenêtre ». Dani rigole, se réjouissant de ce que le jeune a du moins rougi en disant cela.

Minuit

La lune brille dans le ciel, jaune comme un citron. Les lampadaires des rues s'allument et s'éteignent. Le Village est enfin calme. Je n'entends que le bourdonnement des climatisations fixées devant les fenêtres. Le vent chasse des feuilles devant moi et joue avec elles. Le chien d'un enseignant trotte à travers le Village. J'entends le frottement de ses griffes sur l'asphalte et tout doucement, le son d'un piano emporté par le vent. Il provient de la salle de musique située au bord du Village. Les tubes néon du plafond sont éblouissants, la salle est vide, hormis Aviram, le jeune aux avant-bras scarifiés. Il est passé minuit, en fait, il devrait être couché depuis deux heures. Il s'est cependant échappé furtivement et s'est introduit dans la salle par la fenêtre. Assis devant le piano, son sac toujours sur le dos, il plaque des accords mineurs. Il garde les yeux fermés, balance le haut du corps d'avant en arrière et joue – pendant des heures. Si l'on s'éloigne de quelques pas de la salle de musique, on n'entend presque plus sa musique. Mais elle est là, et ce serait dommage de ne pas l'entendre.